

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 28

Artikel: Le Viège-Zermatt
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192413>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Le Viège-Zermatt.

L'inauguration de cette nouvelle ligne de chemin de fer, dans une des plus belles vallées des Alpes, restée inconnue jusqu'ici à nombre de personnes, vu les difficultés et la longueur du trajet, est une de ces heureuses aubaines qu'on ne laisse guère échapper, lorsqu'on y est gracieusement invité.

Lundi dernier, par une matinée superbe, — ce qui est assez rare, cette année, — un break et des wagons de première classe portaient de Lausanne, emmenant à Viège les membres du Conseil d'administration du Viège-Zermatt et de nombreux invités.

Des divans moelleux, appropriés aux attitudes les plus agréables ; un soleil inondant de clartés le paysage, variant d'aspect à tous les instants ; l'aimable compagnie d'administrateurs, d'ingénieurs, d'architectes, d'hommes d'initiative en toute espèce d'entreprises utiles, causant d'une foule de choses intéressantes, en fallait-il davantage pour égayer le parcours de l'interminable vallée du Rhône ?..

Il y avait bien encore là des journalistes, mais comme ils ne disent souvent que des méchancetés, passons.

A Saint-Maurice, un arrêt de quelques minutes nous permet d'attraper un sandwich au buffet desservi par Monsieur... Saprissi, ce nom nous échappe toujours ; impossible de nous le rappeler ; et chaque fois que nous nous sommes arrêtés là, nous y avons vu des gens se frapper le front et se demander : « Comment diantre s'appelle-t-il déjà, le détenteur ?... »

Bref, en l'abordant, on s'en tire avec des points suspensifs :

— Ah ! bonjour, Monsieur..... vous allez bien ?

— Parfaitement, et vous ?

— Très bien, merci.

Et c'est ainsi qu'on supplée à un défaut de mémoire.

Sion, voilà Sion. Toutes les têtes sont aux portières, car Monseigneur l'évêque va se joindre à nous jusqu'à Viège, où il donnera sa bénédiction à la nouvelle ligne.

Cette cérémonie, en usage chez les populations catholiques, et toute nouvelle pour le plus grand nombre, avait certainement un caractère très solennel. Une chaire de verdure, aux degrés recouverts de tapis et un autel improvisé, avaient été installés au point de départ du Viège-Zermatt.

La foule, massée sur le quai, attendait recueillie.

Tout à coup, les têtes se découvrent, et l'on voit s'avancer Monseigneur l'évêque, assisté de ses dignitaires. Arrivés en face de l'autel, tous revêtent le costume de grande cérémonie, dont les riches broderies d'or étincellent au soleil qui, à ce moment, darde de brûlants rayons.

Après un *Te Deum* et des prières, le pieux cortège fait le tour du train qui allait partir pour Zermatt, et l'évêque en asperge les wagons d'eau bénite.

Puis une allocution de circonstance, pleine de sentiments élevés et de foi sincère en la Providence, est adressée à l'assistance par M. l'abbé Juilier.

Nous ne sommes point habitués, nous autres protestants, à de semblables cérémonies religieuses ; elles peuvent même nous paraître étranges dans certaines pratiques du culte catholique ; mais il nous suffisait de savoir qu'on y appelait la bénédiction de Dieu sur la nouvelle entreprise pour nous y associer respectueusement.

Le signal du départ est donné ; les invités prennent place dans les jolis wagons du Viège-Zermatt, et chacun se prépare à jouir des impressions qu'on éprouve dans le parcours si hardi de cette voie ferrée : Tantôt elle suit le bord de la rivière ; tantôt elle franchit, à des centaines de mètres au-dessus de ses eaux écumantes, les flancs escarpés de la montagne, où, comme le dit un de nos confrères, les cimes qui bordent l'étroite vallée font déjà pressentir la grandeur du spectacle qui attend le touriste au Riffel et au Gornergrat.

En faisant ce trajet au milieu de cette nature à la fois sauvage et grandiose, on comprend l'étonnement qui s'empara des habitants de la contrée lorsqu'à l'origine ils virent MM. les ingénieurs Meyer et

Perey faire les premières études du tracé au bord d'affreux précipices, à travers des éboulements où l'homme n'avait pas encore posé le pied. « C'est impossible, disaient-ils, absolument impossible de construire là un chemin de fer ! »

MM. les ingénieurs Chappuis et de Stockalper, qui se sont si admirablement acquittés de leur tâche difficile, leur ont prouvé le contraire.

Mais nous voici arrivés à Stalden, au point où la vallée se sépare en deux embranchements presque égaux, la vallée de Zermatt et celle de Saas. C'est entre ces deux vallées que s'élèvent les plus hautes cimes de cette région, d'où descendent plus de quarante glaciers.

Au-dessous du village de Stalden, qui se cache au sein de grasses prairies et de beaux ombrages, se trouve la gare, charmante comme celles de toutes les autres stations, gracieux chalets construits par MM. Bezencenet et Girardet, et dont le bois de mélèze prendra bientôt une belle teinte rougeâtre. « Laissez-moi culotter un peu ces gares, nous disait un homme du métier, et vous verrez ça ! »

Sous l'auvent, une abondante collation nous est préparée, à laquelle chacun fait largement honneur... Soudain, — et ainsi que l'ont raconté nos confrères de la presse, — toute mastication cesse, et chacun écoute, dans le plus grand silence, une communication de M. Carrard, annonçant que le dernier tronçon de la ligne n'ayant pas été reconnu par le département fédéral, nous allions y voyager sous notre propre responsabilité. A partir de St-Nicolas, l'autorité fédérale n'avait donc plus souci de nos chères existences.

Que vouliez-vous faire en pareille occurrence ?... rester là ou attendre un train pour rentrer à Viège ?... C'eût été passablement ennuyeux. Nous nous armâmes donc de courage, — l'excellent vin du Valais aidant, — et remontâmes en wagon en disant avec un petit soupir : « Arrive que pourra ! »

Et il ne nous est arrivé dès lors que d'agréables surprises, très heureusement pour M. le président du Conseil d'admini-

nistration, qui aurait dû, nous semble-t-il, ajouter cette note au bas du programme de la journée : *Prière d'arranger ses affaires avant de partir.*

Ne pas oublier, en quittant Stalden, à deux minutes de cette station, de regarder, à droite, un rocher qui représente, d'une manière excessivement frappante, une femme couchée, et dont le profil est charmant : chevelure abondante, nez Roxelane, bouche souriante et qui semble vous dire : « Bon voyage, bien du plaisir, allez-y gaïement et sans *collaudation*. »

Le nom de cette aimable fée nous échappe... la belle... la belle... Demandez cela aux jeunes ingénieurs de la ligne.

Une chose plus grandiose, plus émouvante à remarquer, après avoir passé le beau pont de *Muhlilbach*, jeté d'une seule arche sur un large et profond ravin, c'est la scène qui s'offre aux yeux du voyageur, près de Kalpatran, dans la gorge sauvage et montante de *Kipfen*, où la section la plus imposante de la ligne a pris le nom populaire de *Rampe des cataractes*.

« Le train grimpe lentement en longeant des pentes rapides et couvertes d'éboulis parsemés de quelques sapins et érables, tandis que sur la rive opposée les hauts massifs rocheux ont laissé tomber des blocs énormes, dont les uns restent comme suspendus à mi-hauteur, et les autres ont roulé dans le lit de la Viège. Celle-ci lance vainement contre ces obstacles ses eaux sablonneuses et glacées, qui tombent en tumultueuses cascades et bondissent bruyamment en gerbes d'écume, que le courant d'air qui règne toujours là entraîne parfois jusque sur les wagons. »

Ces grandes scènes de la nature alternaient heureusement avec les collations qui nous étaient offertes au passage, et auxquelles présidaient ordinairement quelque aimable curé et le président de la commune, entourés de braves gens regardant, ébahis, ce mouvement si extraordinaire pour eux.

Ces derniers se ressentiront sans doute, pendant un certain temps, de ce nouvel état de choses, qui met fin à diverses industries dont plusieurs d'entre eux vivaient. Adieu les porteurs de colis, les commissionnaires et les muletiers, qui bénéficiaient des difficultés que le voyageur avait à vaincre, pour franchir le long trajet de Viège à Zermatt. Il en est ainsi au début de toute chose nouvelle ; mais comme toute chose nouvelle apporte avec elle ses ressources et ses progrès, l'époque de transition passée, on ne tardera pas à constater les promesses d'un avenir de plus en plus réjouissant.

Ils le comprennent du reste déjà, ces

braves montagnards, témoin leur bon accueil et l'empressement avec lequel ils nous versaient leurs vins généreux.

Un panier de bouteilles apparaissait-il, le train s'arrêtait ; une fillette, au gracieux costume valaisan, s'approchait-elle du train avec un bouquet à la main, le train s'arrêtait encore. Il fallait bien remercier cette charmante enfant, lui donner un baiser sur le front, et trinquer avec monsieur le curé : c'était l'horaire de famille.

Vers six heures, tout le monde prenait place autour des grandes tables dressées dans la belle salle de l'hôtel du Mont-Cervin, à Zermatt. Services élégants, verres de cristal de toutes formes et de toutes dimensions, pièces montées superbes, bouquet de fleurs des Alpes sur chaque couvert, tout annonçait un festin de premier ordre.

Ce qui a suivi l'a bien prouvé.

Nous nous abstenons de vous en détailler le menu distingué. Pourquoi vous mettre cruellement l'eau à la bouche !

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici, même en substance, les nombreux et excellents discours qui furent prononcés au dessert ; de ne pouvoir vous décrire la joie et les applaudissements qui ont accueilli les productions musicales de M. Rambert, fils, et de son ami M. Bourgeois, ainsi que la folle gaieté qui a présidé au troisième acte, sous la véranda de l'hôtel, mais la place nous manque.

En résumé, réussite admirable de cette intéressante fête d'inauguration, durant laquelle MM. les membres du Conseil d'administration se sont vraiment multipliés pour être agréables à leurs invités. Ils ont droit à nos remerciements, ainsi que tous ceux qui ont collaboré à la réalisation de la nouvelle ligne, qui peut être considérée comme un événement, si l'on songe qu'il fallait, précédemment, neuf heures, à pied ou à mulet, par un mauvais chemin, pour se rendre de Viège à Zermatt. Il y a à peine quarante ans, ce dernier village était presque inconnu ; le curé du lieu, seul, servait quelques rafraîchissements aux rares voyageurs qui venaient lui demander l'hospitalité.

On sait ce que M. Seiler a fait depuis, et l'on peut prévoir déjà l'avenir de cette contrée, grâce au chemin de fer, qui va changer toute l'économie de la vallée, en lui apportant la vie, le mouvement et la prospérité.

L. M.

Morges.

A l'occasion du Tir cantonal, nous intéresserons peut-être nos lecteurs en leur rappelant les contes, les dictons et locutions populaires auxquels a donné lieu la petite ville de Morges :

LE BAILLI DE MORGES était très lié avec son collègue d'Aigle et lui faisait de fréquentes visites. Un jour d'automne, entr'autres, il se rendit auprès de son ami pour lui proposer une partie de chasse. Les premières victimes de nos chasseurs furent destinées à Madame la baillive de Morges, et le domestique Hans, qui accompagnait son maître, fut chargé de lui porter deux magnifiques lièvres.

Arrivé à Cully, Hans, qui se sent pris d'une soif ardente, entre à l'auberge et rencontre un ancien camarade dont il avait fait la connaissance à Berne, dans sa jeunesse.

— Que portes-tu là ? lui dit ce dernier.

— Mon cher, che borde deux peaux lièvres à mon bourgeoise.

— Diable, ils sont bien beaux, en effet.

— Foui, parblé ! et il me semble que le bourgeoise il aurait bien assez d'un... Qu'en dis-tu, Frédéric ?

Tout en conversant ainsi, les deux camarades, trinquant à qui mieux mieux, s'égayèrent, chantèrent bientôt et finirent par un excellent civet.

Arrivé à Morges, dans la matinée du lendemain, Hans, qui n'était plus sous l'influence du vin de Lavaux, commençait à réfléchir et n'osait pas se décider à franchir le seuil du château.

Enfin, il prend son grand courage et remet le lièvre à la cuisinière avec une lettre du bailli pour Madame ; puis il se retire dans sa chambre. Un quart d'heure après, sa maîtresse le fait appeler.

— Hans ! voilà un des lièvres, mais l'autre ?

— Eh bien, Madame... il y a celui-là, puis... l'autre.

— Oui, mais l'autre ? encore une fois.

— Eh bien, Madame, il y a l'autre et puis celui-là.

La baillive ne put pas obtenir d'autre réponse du pauvre garçon, qui, ne sachant comment se justifier, fut renvoyé immédiatement vers son maître avec une lettre de Madame.

— Hans ! s'écria le bailli de sa grosse voix, qu'as-tu fait de ce lièvre ? Tu l'as mangé, n'est-ce pas ?...

— Ah ! répondit Hans, en baissant la tête, Monsieur le bailli il est un fin pougre, jamais Madame il n'a pu le téviner.

L'ÉCOT DE MORGES. — La renommée nous gratifie d'une soif inextinguible. Elle est bien injuste. Les exigences du gosier ne sont que pour une faible part dans la quantité de liquide que tout bon Vaudois croit devoir absorber. Nous buvons souvent par convenance, pour ne pas désobliger. Traiter une affaire sans entrer au café voisin, se rencontrer à Lavaux sans rendre visite à la cave, serait une grave atteinte aux usages reçus.